

## CHAPITRE 6

### THEMES EDUCATIFS SUR LA VIE DES ABITIBIS ET L'HISTOIRE DU COMMERCE DES FOURRURES

#### **Introduction**

Nous nous proposons dans ce chapitre d'exploiter des thèmes portant sur la vie des Abitibis en relation avec l'histoire du commerce des fourrures au Lac Abitibi. Ces thèmes ont été choisis au point 3.3.2 de la méthodologie et sont élaborés en fonction d'une démarche didactique proposée dans le cadre de référence (p.46 #1). Ils viennent donc compléter les données recueillies dans les deux chapitres précédants. Ils pourront faire connaître dans un premier temps les habitudes et le mode de vie des Abitibis ainsi que la situation difficile dans laquelle le commerce des fourrures les a placés. Dans un deuxième temps, ces thèmes feront connaître les événements liés au commerce des fourrures mettant en relation les traiteurs et les Amérindiens.

Suivant la démarche didactique proposée dans le cadre de référence, nous présentons tout d'abord le contenu des thèmes choisis et par la suite une démarche didactique qui, appliquée à certains thèmes, leur confère un pouvoir d'évocation suscitant un plus grand intérêt chez l'adulte ou l'enfant à qui ils sont présentés. Nous terminons en présentant les retombées de la recherche.

## 6.1 Thèmes relatifs au commerce des fourrures

Dans le quatrième et le cinquième chapitre nous avons élaboré une synthèse de l'histoire du commerce des fourrures en utilisant surtout une progression chronologique. A la lumière des informations présentées, nous choisissons dans ce chapitre-ci d'exploiter des thématiques touchant particulièrement les Abitibis et le commerce des fourrures. Les thèmes suivants ont été retenus : le castor, le canot, l'alimentation, les maladies, la famine, le commerce des fourrures et l'alcool, et la réorganisation de la vie sociale autour des postes de traite.

### 6.1.1 Le castor

Le castor est un mammifère rongeur très répandu dans toutes les parties de l'Amérique du Nord. La fourrure de cet animal fut très en demande au 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles pour fabriquer principalement le chapeau de feutre très à la mode en Europe. Le chapeau de castor ressemblait à un chapeau haut de forme, mais sa forme différait selon la mode du moment. Elle dépendait aussi du statut social de son propriétaire (Newman 85 : p.76). Pour fabriquer le feutre, les chapeliers européens devaient raser le poil long, détacher la fourrure de la peau et utiliser le fond de la fourrure du castor. Il existait deux différents types de fourrures de castor : le castor de robe nommé "castor gras" et le castor parcheminé nommé "castor sec". La particularité du castor gras ou castor d'hiver était qu'il avait été porté par les Amérindiens comme vêtement d'hiver. En enduisant et en frottant la fourrure avec de la moëlle, les longs poils disparaissaient et la peau se séparait plus facilement de la fourrure. Le castor gras était très en demande car ces fourrures étaient faciles à transformer en feutre pour les chapeliers européens qui ne connaissent pas d'autres méthodes de fabrication du feutre. Au 18<sup>e</sup> siècle,

le procédé permettant de séparer la peau de la fourrure étant dorénavant connu en Europe occidentale, la demande pour la peau de castor sec considéré de meilleure qualité supplante celle du castor gras. La fourrure de castor domine le marché des fourrures jusqu'à la fin du 19e siècle alors que la mode du chapeau de feutre est remplacée par le chapeau de soie (Brown 87 : p.88).

Si le marché des fourrures connaît un essor considérable à partir du 16e siècle, c'est effectivement à cause de la popularité de la peau de castor qui devint l'unité monétaire utilisée par la Compagnie de la Baie d'Hudson. Les registres et les comptes de la Compagnie font état d'une unité monétaire nommée "plues". Ce nom origine d'un mot tiré du vieux français. Une plue équivaut à une peau de castor adulte en bon état. Un fusil valait de dix ou douze peaux de castor ou de dix ou douze plues tandis qu'une couverture valait de deux à six peaux de castor. Plus tard, la compagnie utilisa des jetons de monnaie afin de fractionner plus facilement des valeurs marchandes inférieures à la valeur d'une peau de castor qui avait pour équivalence douze jetons de monnaie (Newman 85 : p.77).

Autrefois, les chasseurs Abitibis utilisaient des méthodes traditionnelles pour chasser le castor. Ils prenaient aussi grand soin de laisser suffisamment de femelles dans chaque hutte afin d'éviter de décimer ces animaux sur leur territoire de chasse. Leur survie était liée à celle du castor, de même qu'à celle du lièvre et de l'orignal. L'anthropologue Mc Pherson qui a procédé à une étude ethnologique à l'été 1930 sur la vie des Abitibis, décrit sommairement la façon dont ils chassaient le castor. On creusait un trou dans la glace et, à l'aide de pieux, on fabriquait un couloir dans lequel les castors cherchant à fuir s'engageaient pour être capturés dans un sac, puis tués. Auparavant, on pratiquait une ouverture dans le dessus de la hutte des castors afin d'y attraper ceux qui s'y trouvaient. Des chiens spécialement entraînés à

flairer les huttes de castor étaient utilisés pour localiser les huttes habitées. La viande du castor était reconnue comme une viande de premier choix par les Abitibis qui appréciaient particulièrement la queue. Selon l'anthropologue Mc Pherson, afin de ne pas offenser l'esprit de la chasse, on jetait les ossements des castors dans l'eau de sorte que les chiens ne puissent les manger. Depuis longtemps, le piège en acier a remplacé la méthode traditionnelle de trapper le castor. A une certaine période, les chasseurs blancs lui ont mené une chasse sans merci de sorte que le castor disparut presque complètement du territoire des Abitibis (Mc Pherson 30 : p.36-38).

### **6.1.2 Le canot**

Pour les Amérindiens, le canot d'écorce a longtemps été le moyen de transport le plus pratique et le plus utilisé pour leurs déplacements sur grandes distances. Dans le secteur du lac Abitibi, la navigation en canot est possible de mai à novembre alors que pendant la période hivernale les raquettes ou le toboggan sont utilisés. De nos jours, le canot d'écorce n'existe pratiquement plus. L'anthropologue Mc Pherson affirme n'en avoir vu qu'un seul lors de son séjour au lac Abitibi à l'été 1930. Ce canot aurait été construit vers 1910. La plupart des jeunes Abitibis alors rencontrés n'avaient jamais vu construire un canot d'écorce. Mc Pherson nous donne d'ailleurs une bonne description de la façon de construire un canot chez les Abitibis. Ils taillent de trois à quatre pièces d'écorce de bouleau qui sont par la suite aplaties et cousues ensemble. Ces pièces d'écorce sont assujetties à une forme selon la grandeur de canot désirée. Ils assemblent les morceaux d'écorce avec des racines de sapins et ils enduisent les coutures à l'intérieur et à l'extérieur avec de la gomme de sapin. Ce canot d'écorce mesurait environ seize pieds. Par contre les grands canots utilisés par les compagnies de traite pouvaient mesurer jusqu'à quarante pieds. Le petit canot d'écorce des

Abitibis était léger et très maléable. Un seul homme pouvait le transporter dans les portages (Mc Pherson 30 : p.50-51).

L'écorce de bouleau était utilisée couramment par les Abitibis non seulement pour les canots, mais également pour fabriquer des paniers et des boîtes. Elle était taillée au début de juillet, par larges bandes sur le tronc des plus gros arbres (Mc Pherson 30 : p.48).

D'après le journal de la Compagnie de la Baie d'Hudson au poste Abitibi, il semble que, manquant de canots, les employés durent, dès la première année d'existence de ce poste en 1794, chercher à en acheter aux Abitibis. Il y est indiqué que des hommes avaient été envoyés pour demander à des Amérindiens de leur construire des canots. Même si du brandy leur avait été offert, ceux-ci n'acceptèrent pas le marché (HBCA 29/09/1794). Par contre, on signale à quelques reprises que des Amérindiens apportent des canots aux employés de la CBH. Plus tard, un des employés, Alexandre Belly, commence à construire un petit canot d'écorce (HBCA 16/06/1795). Les hommes de la CBH auraient donc appris à construire des canots. Le journal du poste mentionne en effet qu'à plusieurs reprises qu'à l'été 1796 les employés vont à la recherche d'écorce de bouleau et de cèdre pour les canots (HBCA 12-20/07/1796). L'achat de canots aux Amérindiens est fréquent et le prix payé varie selon la grandeur et l'âge du canot. Ainsi en 1801, un petit canot a été payé la valeur de 7 castors au poste Abitibi (HBCA 26/05/1801).

Pour les employés de la CBH, un plus grand nombre de canots était nécessaire afin de pratiquer le commerce en "déroutine" et d'être en mesure de concurrencer leurs compétiteurs. La réparation des canots était confiée à l'occasion aux Abitibis qui campaient à proximité du

poste pour la saison estivale. Selon le journal du poste, en mai 1824, un Abitibi nommé Young Black Foot s'occupait à cette tâche.

Pour faire le voyage de la Baie d'Hudson au poste Abitibi, la Compagnie de la Baie d'Hudson remplaça les grands canots utilisés pour le transport des marchandises par des bateaux plats plus résistants et pouvant transporter plus de matériel (Mc Pherson 30 : p.65).

### **6.1.3 L'alimentation, les maladies et la famine**

#### **- l'alimentation**

Avant la présence des compagnies de fourrures au lac Abitibi, les Amérindiens de la région, qui mangeaient deux fois par jour, avaient un régime alimentaire basé sur les produits de la chasse et de la pêche et sur la cueillette de fruits. Par contre, ils ne cultivaient pas. Le seul animal qu'ils aient élevé, et cela très tardivement, fut le chien. Les Abitibis consommaient la viande de l'ours, du caribou, du chevreuil, de l'orignal, du lynx, du castor, du lièvre, du rat musquée, du porc-épic, de différents petits mammifères et d'oiseaux des bois et de rivage. La viande était consommée rotie sur le feu ou bouillie même si elle pouvait être à l'occasion séchée ou fumée. Toutes les parties de l'animal étaient consommées ou utilisées. Le poisson pouvait être roti, bouilli, séché ou fumé. Les bleuets étaient également séchés pour mieux se conserver. La graisse de l'ours et du castor avaient une grande place dans l'alimentation des Abitibis. Lorsque bouillie avec des bleuets séchés, elle constituait un met apprécié des enfants. On préparait le pemmican en mélangeant de la viande séchée et broyée avec de la graisse d'ours. Les oeufs de canards étaient mangés. Au printemps, on faisait bouillir la sève du bouleau pour faire du sirop. Pendant les périodes de famine, on

mangeait certaines variétés de racines ainsi que la partie intérieure de l'écorce du bouleau et du peuplier (Mc Pherson 30 : p.28-32).

Le lièvre et l'orignal constituaient la base de l'alimentation des Abitibis. Lorsque le lièvre se faisait rare, l'orignal passablement abondant dans le secteur du lac Abitibi, devenait, avec le poisson, une des principales sources de nourriture. Selon l'anthropologue Mc Pherson, les Abitibis n'observaient pas dans la chasse à l'orignal les mêmes précautions qu'avec le castor (Mc Pherson 30 : p.32-34).

En fréquentant les postes de traite, les Abitibis ajoutèrent principalement à leur régime alimentaire la farine avec laquelle ils fabriquaient une sorte de pain ou de crêpe. Ils ajoutèrent également d'autres denrées alimentaires disponibles au poste Abitibi. Les ustensiles de bois et d'écorce de bouleau furent par ailleurs remplacés par des ustensiles plus modernes qu'ils pouvaient se procurer en échange de fourrures. Les fusils et les pièges de fabrication européenne ou canadienne remplacèrent progressivement l'arc, les flèches et les collets utilisés pour tuer ou capturer le petit et le gros gibier. Mc Pherson, lors de son passage au poste Abitibi en 1930, souligne que l'arc était cependant encore utilisé pour chasser le canard, l'oie et les autres oiseaux des bois afin de ménager les munitions (Mc Pherson 30 : p.28-34).

#### - Les maladies et la famine

Selon l'étude de Mc Pherson, les maladies les plus fréquentes chez les Abitibis étaient la pneumonie, la rougeole, la grippe et les otites chez les enfants. La tuberculose fut à une certaine période la maladie qui causa le plus de décès chez ce peuple. Ces maladies étaient

souvent transmises lors des contacts avec les Eurocanadiens. La mortalité infantile était très élevée (Mc Pherson 30 : p.77).

Les Abitibis avaient deux alternatives pour soigner les maladies. Ils pouvaient recourir aux services du sorcier ou du shaman, lequel par des incantations ou autres pratiques pouvait chasser le mauvais esprit qui était la cause du mal. L'autre alternative était de consulter les vieilles femmes du groupe qui détenaient une précieuse connaissance des plantes médicinales. Les feuilles, les fleurs, les graines, les racines et l'écorce étaient séchées ou broyées puis conservées précieusement pour la préparation des infusions et des divers médicaments nécessaires pour soigner les maladies. Le bain de vapeur avait des propriétés curatives, notamment pour soigner les rhumatismes. Les Abitibis portaient aussi des amulettes afin de se prémunir contre la maladie (Mc Pherson 30 : p.75-78).

Certaines maladies dont souffraient les Abitibis étaient souvent liées à un état de malnutrition dû à la rareté de la nourriture. Les Abitibis souffraient périodiquement de famine surtout quand le lièvre se faisait rare. La malnutrition et la prédisposition aux maladies étaient amplifiées par les conditions climatiques rigoureuses de la région du lac Abitibi où l'hiver la nourriture était difficilement accessible. Devant ces conditions de vie très difficiles, les Abitibis tiraient avantage à se disperser par petits groupes sur tout le territoire afin d'augmenter leurs chances de survie. L'anthropologue Norman Clermont, cité par Roland Viau, estime qu'au 17<sup>e</sup> siècle, la consommation en lièvre d'un groupe de dix Amérindiens devait s'élever en hiver à une quarantaine par jour environ. Si bien qu'un seul chasseur à l'époque avait besoin d'une superficie d'au moins 27 kilomètres carrés pour survivre (Viau 92 : p.16-17).

Autant pour les employés du poste de traite que pour les Amérindiens, le lièvre représentait une source de nourriture facilement accessible. Au poste Abitibi, de trente à cent lièvres par semaine pouvaient ainsi être capturés par les employés entre décembre et janvier. Lorsque le lièvre se faisait rare, les employés des postes de traite devaient puiser dans leurs réserves de farine (CBHA /11/1797-/03/1811). Les périodes de rareté chez cet animal étaient donc fortement ressenties par les Abitibis et par les employés des postes de traite. A la lecture du journal de bord du poste Abitibi, on constate que le nombre de lièvres diminue régulièrement pendant plusieurs décennies. Par exemple, le journal du poste en fait état entre les années 1797 et 1801, puis vers 1811 et 1826.

Selon le bourgeois du poste Thomas Fraser, l'hiver 1826 apporte la plus grande famine qu'il n'a jamais vue chez les Amérindiens depuis qu'il est dans ce pays. Ceux-ci quittent leurs territoires de chasse et reviennent au poste au milieu de l'hiver où un peu de nourriture leur est donnée. Ils sont mals vêtus, affaiblis et souvent malades. Certains sont obligés de manger leurs fourrures et leurs chiens pour survivre. Plusieurs sont morts au cours de l'hiver 1825-1826 (HBCA /01/1826-/05/1826).

Dans les archives de la CBH et le journal du poste Abitibi, les traiteurs utilisent très fréquemment le terme famine (starvation) ainsi que différentes autres formes dérivées de ce mot. Sans nier l'existence de périodes de grandes famines chez les Amérindiens, on peut quand même s'interroger sur la signification réelle de ce terme et tenter de comprendre quel était le message sous-entendu entre traiteurs et Amérindiens que véhiculait l'utilisation de ce terme. L'anthropologue Mary Black-Rogers, dans un article étudiant diverses significations du mot "starving" dans les activités de traite, nous fait très bien comprendre les nuances qui

entourent l'utilisation de ce terme. Elle identifie trois principaux sens donnés au mot famine, soit le sens littéral, le sens technique et le sens manipulatif.

Le sens littéral selon la vision du traiteur, correspond à une séquence d'événements qui commence par une carence alimentaire menant à une faiblesse, un manque d'efficacité pour chasser, se vêtir et se loger, puis conduit à une situation de famine. Le sens technique signifiait pour les Amérindiens avoir à choisir entre chasser pour se nourrir plutôt que de chasser pour les fourrures, car autrement ce serait la famine qui s'installerait. Pour l'Amérindien, c'était un choix de manger tout de suite le produit de sa chasse plutôt que de manger plus tard le produit de la vente des fourrures. Les traiteurs avaient intérêt à avancer de la nourriture et de l'équipement aux Amérindiens de sorte qu'ils aient à les rembourser en fourrures au printemps. En les attirant avec les cadeaux qu'on donnait aux meilleurs chasseurs, la stratégie des traiteurs visait à les maintenir au dessous d'un certain seuil de famine et de les envoyer chasser pour les fourrures alors qu'ils risquaient de tomber dans le cycle de la famine. Les Amérindiens qui se montraient indépendants vis-à-vis le cycle des fourrures et indifférents aux dettes contractées dans les postes de traite étaient considérés comme indolents ou paresseux.

L'usage manipulatif fait ressortir la différence entre deux cultures. Les traiteurs s'apercevaient que les Amérindiens prétendaient souvent souffrir de famine alors qu'il n'en était rien. Ils se rendaient aussi compte que ceux-ci exagéraient leurs conditions lorsqu'ils se présentaient au poste en annonçant leur situation de famine. C'était en fait un message indirect lancé aux traiteurs signifiant qu'ils mourraient de faim s'ils ne pouvaient aller offrir leurs fourrures à la CNO et obtenir de meilleurs prix. Madame Black-Rogers émet l'hypothèse que l'Amérindien dans sa relation au monde doit devoir faire pitié afin de

recevoir des pouvoirs des esprits plus puissants que lui. En d'autres termes, dans sa relation avec le traiteur, il jouait à paraître sans pouvoir et impuissant de manière à obtenir plus de pouvoir et d'avantages matériels (Black-Rogers 85 : p.1-26).

#### **6.1.4 Le commerce des fourrures et l'alcool**

L'organisation de la traite des fourrures se calqua sur le mode de vie et la culture des Amérindiens. Les traiteurs adoptèrent de nombreux rites liés à leurs cérémonies d'échange. La cérémonie de la traite et la remise des cadeaux font partie des coutumes ayant longtemps été pratiquées dans l'histoire du commerce des fourrures. Selon cette coutume, une quantité d'alcool est donnée en cadeau aux Amérindiens lorsque ceux-ci apportent des fourrures. L'alcool est une marchandise de troc et il est librement utilisé afin d'attirer les chasseurs. Longtemps surutilisé à cause de la concurrence accrue entre les différents marchands ou compagnies de fourrures, l'alcool demeure un des éléments les plus négatifs apportés par le commerce des fourrures dans la vie des Amérindiens (Francis 84 : p.44-45).

Dès le 18<sup>e</sup> siècle, les marchands français échangeaient l'alcool contre des fourrures. Au début, la Compagnie de la Baie d'Hudson interdit à ses traiteurs d'échanger des fourrures contre de l'alcool. Elle était réticente à adopter les mêmes méthodes que les marchands montréalais et, plus tard, la Compagnie du Nord-Ouest. La CNO distribuait très largement l'alcool aux Amérindiens et l'utilisait afin de ramasser de plus grandes quantités de fourrures. Vers la fin du 18<sup>e</sup> siècle, lorsque la concurrence se fit plus forte et les profits moindres, la CBH utilisa aussi l'alcool pour asservir les Amérindiens et fidéliser sa clientèle (Newman 85 : p.152-184).

Les marchands français donnaient surtout du brandy aux Amérindiens. La CBH utilisait de son côté un brandy anglais de sa préparation qui était à base de gin et d'eau. Après la conquête, les marchands montréalais eurent plus facilement accès au rhum provenant des colonies anglaises. Les Amérindiens préféraient le rhum de la CNO au brandy anglais de la CBH. Il semble que les Abitibis préféraient également le rhum. D'après les propos de Robert Folster, traiteur au poste Abitibi en 1795, le brandy anglais, qui devait être très dilué, n'affectait que très peu le comportement des Abitibis. On suggérait des recettes afin que la couleur et le goût de cette préparation se rapproche le plus de celui du rhum. Pour ce faire, on pouvait utiliser de la teinture d'iode, de la mélasse, du sucre et du piment fort afin d'en améliorer la couleur et le goût (Milchell 77 : p.50-51).

Dans le journal de Poste Abitibi de la CBH, il est souvent mentionné que les Amérindiens qui reviennent au poste en mai ou en juin pour y échanger leurs fourrures sont ivres. Malgré qu'il ne soit pas toujours clairement indiqué si l'alcool provient des Canadiens ou de la CBH, il semble que les chasseurs consomment sur place dès leur arrivée, l'alcool reçu en cadeau ou en échange de fourrures, et ce quelquefois durant plusieurs jours. Cette pratique incite des bandes à traîner près des postes en espérant partager l'alcool des nouveaux groupes de chasseurs qui arrivent avec leurs fourrures. Le journal de la CBH mentionne souvent que la CNO distribue de trop fortes rations d'alcool aux Amérindiens et qu'il n'est pas rare de voir de dix à quatorze gallons d'alcool dans un canot (Mitchell 77 : p.50). On peut toutefois supposer que la CBH a, bien sûr, elle aussi fait sa part afin d'asservir les Amérindiens.

Les missionnaires qui fréquentaient les postes de traite, prêchaient la tempérance. Ils désapprouvaient l'abus d'alcool dont les Amérindiens faisaient les frais. Ce n'est qu'après la

fusion de la CBH et la CNO, que l'alcool fut progressivement éliminé. Vers 1851, dans les postes de l'Est de la Baie James, il n'était ainsi plus permis de l'échanger contre des fourrures (Francis 84 : p.51).

### **6.1.5 Réorganisation de la vie sociale autour des postes de traite**

Les Abitibis étaient des nomades qui vivaient de la chasse, de la pêche et de la cueillette des fruits. Les conditions de vie imposées par les hivers rigoureux les amenaient à vivre en petits groupes familiaux sur des territoires de chasse. L'été leur permettait des déplacements plus faciles et des regroupements sociaux plus larges. Les aînés de chacun des groupes familiaux exerçaient le rôle de leaders sur la famille. La fréquentation des postes de traite et des missions a amené les Abitibis à modifier quelque peu leur façon de vivre. C'est en fait l'ensemble de divers facteurs liés à leur acculturation qui est responsable des plus importants changements qui surviennent dans l'organisation sociale des Abitibis à partir du milieu du 19e siècle (Mc Pherson : p.73-80)

L'organisation sociale des Abitibis gravitait autour des trois principales périodes d'activités de l'année. L'une d'elle correspondait à la période estivale de juin à août, pendant laquelle ils se réunissaient à leur lieu de rencontre d'été. Chaque famille possédait un petit territoire qui lui était attribué pour le campement d'été. Autrefois, les Abitibis avaient l'habitude de se retrouver à l'été sur les rives du lac Abitibi. Cependant, lorsqu'apparurent les postes de traite, ils fréquentèrent surtout la proximité des postes de traite de la CBH ou de la CNO et de la mission catholique Saint-Siméon situés à la Pointe aux Indiens pour y échanger leurs fourrures. La rencontre d'été avait une grande signification sociale pour les Abitibis. C'était le moment privilégié pour échanger, festoyer, acheter des marchandises,

rencontrer le sorcier ou le missionnaire. Ils pouvaient aussi se préparer pour la saison de chasse. Les hommes récoltaient l'écorce de bouleau et le cèdre pour les canots. Ils préparaient les pièges et les raquettes. Les femmes confectionnaient des vêtements et des couvertures. Elles cueillaient des plantes et les fruits sauvages qu'elles entreposaient dans des contenants avec une préparation de graisse d'ours (Mc Pherson : p.9-10).

Une autre période d'activité des Abitibis se déroulait à partir de septembre jusqu'au moment du gel. Au début de septembre, chaque groupe familial quittait le campement d'été pour se diriger vers son territoire de chasse d'hiver. Le voyage se faisait en canot et plus tard en canot à moteur. Le trajet pouvait être de plus de cent milles. Ils campaient le long du parcours. Rendus sur place les membres du groupe construisaient le wigwam ou montaient la tente ou construisaient une cabane. Ils poursuivaient les activités débutées à l'été et se préparaient intensivement pour l'hiver (McPherson : p.10-11).

La dernière période d'activité était la plus longue. Elle débutait avec les fortes gelées d'automne et se prolongeait jusqu'au printemps, jusqu'au dégel, lorsque les lacs et les rivières deviennent à nouveau navigables. Pendant cette période, la chasse et la trappe constituaient les principales activités. Les hommes avaient la charge des activités liées à la chasse et à la trappe alors que les femmes préparaient et entreposaient les fourrures. Les femmes avaient aussi à préparer les repas et à ramasser le bois pour chauffer la tente. Lors des périodes de mauvais temps, les trappeurs réparaient les pièges. Chaque groupe familial était très isolé pendant cette longue période d'activités (Mc Pherson : p.12-14). Le territoire de chasse était légué de père en fils, au plus vieux de la famille. En 1930, Mc Pherson avait dénombré quinze différents territoires de chasse appartenant aux Abitibis (McPherson : p74).

Dans le secteur du lac Abitibi comme dans tout le pays, la traite des fourrures était une activité importante pour les Amérindiens. C'était surtout la proximité des postes de traite qui poussait les Amérindiens à y apporter leurs fourrures au printemps et à y séjourner une partie de l'été. Un bon nombre d'Amérindiens travaillèrent aux différents postes comme employés saisonniers ou occasionnels. Les traiteurs avaient en effet un grand besoin de leurs services pour effectuer les tâches que les employés ne pouvaient faire. Ils étaient messagers, guides. Ils réparaient et fabriquaient les raquettes et les canots. Ils apportaient au poste des produits de la chasse (Francis 84: p.44-45). Ces travaux étaient surtout exécutés à l'été ou à l'automne, permettant ainsi aux Amérindiens de se rendre sur leurs territoires de chasse.

Dans l'histoire du commerce des fourrures au lac Abitibi, on peut distinguer certaines périodes qui furent caractérisées par la concurrence entre les marchands en place et la CBH. L'influence de cette concurrence sur l'organisation sociale des Abitibis a dû se faire sentir plus intensément dès que la CBH et la CNO s'installèrent au lac Abitibi, vers 1794, jusqu'en 1812 lorsque la CBH abandonna le secteur à la CNO. De 1812 à 1821, la CBH abandonne le Poste Abitibi à sa concurrente la CNO. Après la fusion des deux compagnies, la CBH est pratiquement la seule à occuper le secteur jusqu'en 1922, année où elle déménage à La Sarre, sauf lorsque la "Gagnon Trading Company " y installe un magasin près du poste Abitibi entre 1919 et 1922 (Lee 74 : p.62).

Les missionnaires ont aussi fortement influencé le mode de vie des Amérindiens. Même s'ils agissaient comme médiateurs et intermédiaires auprès des traiteurs et des autorités gouvernementales afin de les protéger contre les abus dont ils étaient victimes, les missionnaires étaient en accord avec la politique d'assimilation de l'administration des Affaires indiennes. Ils encourageaient ainsi les Amérindiens à délaisser leur mode vie

traditionnel de chasseur nomade, leurs valeurs spirituelles et leurs coutumes sociales. Les traiteurs toléraient la présence des missionnaires près des postes de traite à la condition qu'ils ne nuisent pas au commerce. Au début de la traite, les missionnaires dépendaient des traiteurs pour leur hébergement et leurs contacts avec les Amérindiens. Lorsque la concurrence était forte et l'alcool librement distribué, les traiteurs n'appréciaient pas toujours l'opposition et les critiques des missionnaires envers cette pratique. De plus, les traiteurs appréhendaient les missions d'été et les longs séjours des Amérindiens près des postes de traite parce que le gibier et le poisson des alentours ne pouvaient pas toujours subvenir aux besoins de plusieurs familles. Conséquemment, les réserves de marchandises des compagnies se trouvaient diminuées (Francis 84 : p.50-54).

La première mission n'eut lieu que très tardivement au lac Abitibi. En 1837, le sulpicien Charles Lefebvre de Bellefeuille y fondait une mission catholique (Martineau : p.69). Dans son journal de voyage, il mentionne que la CBH semble vouloir diminuer les quantités d'alcool données aux Amérindiens. Il associe d'ailleurs cette nouvelle politique de la Compagnie au fait que celle-ci tolère la tenue de missions sur son territoire (Trudelle 37 : p.29). Par la suite des missionnaires jésuites et oblats visitèrent périodiquement la mission du lac Abitibi.

La traite des fourrures est un des facteurs responsables d'avoir perturbé le mode de vie des Amérindiens. Ce qu'on peut reprocher aux traiteurs, c'est d'avoir utilisé l'alcool et l'endettement pour asservir les Amérindiens et particulièrement lors des périodes où la concurrence était forte. Cependant, si les Amérindiens les approvisionnaient bien en fourrures, les traiteurs n'avaient aucun intérêt à ce que ceux-ci abandonnent leurs coutumes, leur mode de vie et leurs cycles de chasseurs nomades. Ce qui n'était pas le cas de

l'administration des Affaires indiennes et des missionnaires qui préféreraient les voir abandonner leur mode de vie traditionnel, leurs coutumes. Ils ont aussi une bonne part de responsabilité dans l'acculturation des Amérindiens (Francis : p.43-45).

Les cinq thèmes que nous venons d'étudier viennent donc soutenir un contenu susceptible d'être développé dans un programme scolaire. Ce contenu pourrait également servir de base à l'élaboration d'un concept muséal. Afin de délimiter un objet d'apprentissage par rapport au contenu suggéré, nous choisissons de traiter plus spécifiquement deux thèmes secondaires et nous appliquons un modèle didactique cité dans le cadre de référence à deux thèmes dont nous avons choisis d'élaborer le contenu.

## **6.2 Les thèmes et la démarche didactique proposée**

Comme nous l'avons mentionné au début de ce chapitre, l'objectif lié à l'exploitation des thèmes est de faire connaître le mode de vie des Abitibis, la situation difficile dans laquelle le commerce des fourrures les plaçait et les événements mettant en relation traiteurs et Amérindiens.

Afin de voir quels liens pourraient unir cet objectif et ceux en vigueur dans l'enseignement de l'histoire, nous avons effectué une recherche dans les programmes scolaires pour y repérer les objectifs généraux ayant un rapport avec le commerce des fourrures et la vie des Amérindiens. Ainsi, dans le programme d'étude des sciences humaines du deuxième cycle primaire, nous avons retenu l'objectif général no.5 qui est de s'initier à l'histoire du Québec et du Canada (MEQ 81 : p.44). Les objectifs terminaux traitant du mode de vie des Amérindiens avant la période de contact (5.3), de l'établissement

français aux 16e et 17e siècles (5.4) et au 18e siècle (5.5) peuvent être associés à des thèmes touchant le commerce des fourrures et les Amérindiens.

En consultant les programmes d'études en histoire au secondaire, nous avons pour le deuxième secondaire relevé l'objectif terminal suivant : caractériser l'expansion coloniale en Amérique, du 16e au 18e siècle (MEQ 82 : p.47). Le contenu du programme relatif à cet objectif doit faire ressortir les caractéristiques des différentes civilisations autochtones et européennes et les conséquences économiques et sociales de cette expansion coloniale. C'est dans le programme d'étude du quatrième secondaire, dans le premier module traitant de l'Empire français d'Amérique (MEQ 82 : p.22), que l'étudiant peut vraiment aborder l'histoire du commerce des fourrures. L'orientation de ce module est d'initier l'étudiant au rôle du commerce des fourrures dans le développement de l'Empire français. L'objectif général est de faire comprendre les fondements de l'Empire français d'Amérique. Les objectifs terminaux sont de décrire les conditions de l'exploration française en Amérique et d'expliquer la fonction du commerce des fourrures dans l'Empire français et son influence sur les rapports culturels entre les Amérindiens et les Français (MEQ 82 : p.22-23).

Même si le guide pédagogique d'histoire du Québec et du Canada au quatrième secondaire suggère des thèmes de réflexion, des mises en situation et une structure de contenu très valable (MEQ 84 : p.22-32), nous constatons que l'histoire du commerce des fourrures est surtout abordée par le biais de l'exploration française en Amérique. Il n'y a pratiquement pas de continuité après la conquête. Le programme n'est pas construit pour donner une vision globale de l'histoire du commerce des fourrures et des Amérindiens. Il y a peu de place pour l'utilisation des techniques de l'histoire locale et pour y aborder l'histoire régionale du commerce des fourrures et des Amérindiens.

Nous avons proposé dans le cadre de référence, un modèle didactique (réf. p.44) qui représentait les démarches nécessaires à l'étude de l'histoire. La première démarche faisait référence à un fonctionnement et s'avérait être un moyen pour atteindre un but précis. Elle se composait d'objectifs à atteindre, d'un contenu à apprendre, d'une démarche à suivre et d'une méthode d'évaluation. L'autre démarche proposée dans le cadre de référence (réf. p.46) caractérisait un processus mental d'intégration d'un concept (internalisation-conceptualisation-alimentation du répertoire de la mémoire-sens critique et comparaison). Faisant partie intégrante du processus mental de l'individu, cette démarche est intériorisée et entreprise individuellement. Elle s'intègre automatiquement à la première. Nous appliquons les éléments de la première démarche didactique (objectif-contenu-démarche-méthode d'évaluation) à deux sous-thèmes relatifs au commerce des fourrures : la valeur de la peau de castor comme monnaie d'échange et les activités autour du poste de traite.

Dans une démarche didactique, la détermination d'un contenu, conduit d'abord à délimiter les paramètres dans lesquels celui-ci sera développé (Allard et Boucher 91 : p.31). On précise un thème et on détermine une clientèle en tenant compte de l'âge et du niveau intellectuel des personnes auquel il s'adresse. Il est ensuite plus facile de déterminer le contenu.

Le premier thème secondaire traite de la valeur de la peau de castor comme monnaie d'échange. Ce thème secondaire est suggéré pour une classe d'âge de 9-10 ans, car il peut s'insérer dans le programme des sciences humaines du deuxième cycle du primaire en rapport avec les objectifs repérés dans ce programme . Le deuxième thème secondaire traite des activités autour du poste de traite. Ce thème est suggéré à des adolescents et aussi à des

adultes. Il peut également s'insérer dans le programme d'études de l'histoire générale de 2e secondaire et de l'histoire du Québec et du Canada de 4e secondaire en rapport avec les objectifs repérés précédemment dans ces programmes.

## **PREMIER THEME SECONDAIRE**

- a) Objectif du thème secondaire #1 : La valeur de la peau de castor comme monnaie d'échange

L'objectif de ce thème secondaire est de mettre en relief la valeur de la peau de castor utilisée comme monnaie d'échange et son importance dans l'histoire du commerce des fourrures au lac Abitibi à l'aide d'informations contenues dans le journal de la Compagnie de la Baie d'Hudson au poste Abitibi.

- b) Contenu du thème secondaire #1 : La valeur de la peau de castor comme monnaie d'échange

Le journal du poste Abitibi était tenu très soigneusement par le traiteur en charge du poste. A chaque jour, les événements, la température et les activités y étaient consignés. A la fin du journal, on trouvait la comptabilité du poste présentée de manière très détaillée. L'unité monétaire utilisée était la peau de castor. Chaque année à la fin de juin, les peaux de castor rapportées au poste Abitibi étaient comptées, puis leur nombre noté dans le journal du poste et préparées pour être expédiées à Fort Moose (aujourd'hui Moose Factory) à la Baie James. Le tableau qui suit présente l'évolution des expéditions entre 1794 et 1801 (CBHA, B 1/a/1 à B 1/a/6).

Année	Nombre de peaux de castor
1794 à 1795	697
1796 à 1797	1,149
1798 à 1799	865
1799 à 1800	626
1800 à 1801	732

Dans le journal du poste les provisions et les marchandises vendues ou échangées sont consignées ainsi que leur valeur en peau de castor. Les marchandises les plus en demande étaient les fusils, les balles et la poudre à fusil. Les provisions les plus employées étaient la farine, le sucre, le porc, le lard, la mélasse, le gruau, l'orge et le thé. Le tabac et le brandy étaient aussi très populaires. Pendant l'année 1797, un vol de marchandises eut lieu dans l'entrepôt du Poste Abitibi. Ce vol est évalué à 164 peaux de castor et il est détaillé comme suit dans les comptes du journal du poste (CBHA, B1/a/3)

Item	(quantité)	Valeur en peau de castor
Couverture	(1)	6
Couvertures à rayures	(1)	4
Tissu	(40 verges)	80
Pierre à fusil	(400)	20
Fusil de 4 pieds	(2)	24
Fusil de 3 1/2 pieds	(1)	11
Poudre à fusil	(9)	6
Raquette	(13)	13
<b>TOTAL</b>		<b>164</b>

Les dépenses encourues par les employés ou par les Abitibis sont indiquées dans les comptes du journal. Le type de dépenses, la quantité, la date vendue ainsi que l'équivalent en peau de castor sont inscrits aux comptes. Les dépenses encourues pour la chasse à la perdrix pendant l'été sont indiquées de cette façon :

Item (quantité)	Valeur en peau de castor
Balle ou plomb (30)	6
Poudre à fusil	7
Perre à fusil (10)	1/2

Les cadeaux donnés aux chasseurs Abitibis, principalement du tabac et du brandy sont également indiqués dans le journal ainsi que leur équivalent en peau de castor. Ainsi le 1<sup>er</sup> octobre 1797, un Abitibi qui apporte 26 castors au poste Abitibi reçoit le cadeau suivant (CBHA, B1/a/3) :

Item(quantité)	Valeur en peau de castor
brandy (1 1/2 pintes)	6
tabac (1 1/2 pintes)	1

Les comptes détaillent pour chacun des employés du poste le matériel acheté et indiquent l'équivalent en peau de castor. Les dépenses des employés se composent surtout de brandy, de tabac, de couvertures, de chapeaux et de chemises. Ce sont des employés ou des Abitibis qui acheminent la correspondance aux autres postes de traite comme à Frédérick House et à Fort Moose. Les dates de départ et d'arrivée y sont indiquées. Les messagers étaient souvent rémunérés en brandy pour ces voyages.

De plus, à la fin de chaque année, le journal présente le bilan des dépenses totales du poste qui regroupe les dépenses encourues pour les besoins du poste, les dépenses de correspondance et les présents donnés aux Abitibis. Pour l'année 1798 à 1799 le bilan est le suivant (CBHA, B1/a/4) :

Départ de fourrures :	865 peaux de castors
Dépenses pour les besoin du poste :	304 $\frac{5}{16}$ „
Présents donnés aux Abitibis :	337 $\frac{1}{6}$ „
Correspondance et transport :	23 „
Dépenses totales :	664 $\frac{3}{8}$ „

La peau de castor, l'unité monétaire utilisée dans les postes de traite de la Compagnie de la Baie d'Hudson, s'exprimait en plues. Les quantités de tabac et de brandy étaient décomposées jusqu'au seizième de leur équivalent en castor.

Item	Valeur en plues
Une chemise de coton	1 $\frac{1}{2}$
Un fusil de 4 pieds	12
Une bonne couverture	6
Une pinte de brandy	4
Un gallon de brandy	16
Un quart de pinte de brandy	1

c) Démarche à suivre pour le thème secondaire #1 : La valeur de la peau de castor comme monnaie d'échange

-Utiliser l'anecdote du vol de l'entrepôt cité dans le contenu comme déclencheur afin de susciter l'intérêt et introduire l'objet d'étude (Allard et Boucher 91 : p.45).

-Faire une mise en situation à l'aide du thème sur le castor en 6.1.1.

-Etablir un déroulement :

-par des questions faire ressortir l'importance de la fourrure du castor comme objet de troc et comme monnaie d'échange pour les Blancs et pour les Abitibis en les comparant;

-identifier les objets les plus en demande, leur valeur en peaux de castor et les comparer à leur valeur et leur utilisation aujourd'hui.

d) Méthode d'évaluation du thème secondaire #1 : La valeur de la peau de castor comme monnaie d'échange

-Faire une synthèse en fonction des objectifs du sous-thème.

## **DEUXIEME THEME SECONDAIRE**

a) Objectif du thème secondaire #2 : Les activités autour du poste de traite

L'objectif de ce thème est de faire connaître à l'aide des informations contenues dans le journal du poste Abitibi, les activités qui se déroulaient autour du poste de traite, et ce tant pour les Abitibis que pour les employés du poste.

b) Contenu du thème secondaire #2 : Les activités autour du poste de traite

- L'approvisionnement du printemps et l'expédition des fourrures

A la fin de juin ou au début de juillet, plusieurs grands canots arrivaient au poste Abitibi en provenance de Fort Moose (Moose Factory) avec une cargaison de provisions et du matériel pour le poste. Fort Moose était un poste de première importance et toutes les provisions et les fourrures du poste Abitibi transitaient par ce poste. Le voyage en canot entre les deux postes pouvait prendre de 26 à 30 jours. L'arrivée de la cargaison du printemps était toujours un événement très attendu. Beaucoup d'Abitibis venus échanger leurs fourrures profitaient de l'occasion pour se rassembler près du poste pendant cette période. Quelques jours après l'arrivée de la cargaison, on rechargeait les canots avec les ballots de fourrures prêts à être acheminés à Fort Moose puis expédiés en Angleterre.

Le journal du poste Abitibi signale par exemple en date du 3 juillet 1799, l'arrivée de quatre canots de provisions avec un équipage de deux Blancs et treize Amérindiens. Le voyage depuis Fort Moose avait duré 30 jours. Il ventait si fort qu'ils durent abandonner 27 paquets de provision sur une île du lac Abitibi qu'ils retournèrent chercher le lendemain 4 juillet. Le vent était si fort sur le lac que les canots ne purent repartir pour Fort Moose avec 865 peaux de castor que le 7 juillet (CBHA, B1/a/4).

- L'approvisionnement d'automne

A l'automne, le poste Abitibi recevait une cargaison venant de Fort Moose afin d'avoir suffisamment de provisions pour passer l'hiver. Cette cargaison, moins importante que celle du printemps, arrivait normalement en octobre si la température le permettait.

Le 22 octobre 1800, le journal du poste mentionne que plusieurs Abitibis attendent l'arrivée des marchandises dont ils ont besoin. Le traiteur leur donne un petit peu de brandy et de tabac pour les encourager à venir traiter pour leurs dettes au printemps suivant. Le traiteur mentionne que la cargaison semble en retard et qu'il sera bientôt difficile de naviguer à cause de la température. Le 24 octobre, il y a déjà de la glace sur le lac. Le 27 novembre, le journal note qu'un Abitibi est venu au poste avec 6 peaux de castors, mais que le traiteur n'avait pas les articles demandés. Le chasseur est donc allé échanger ses fourrures au comptoir de la Compagnie du Nord-Ouest. En fait, les provisions ne purent être acheminées au poste Abitibi cet automne là. Le 3 mai 1801, un Abitibi nommé Accomacamish et sa bande voyant que les provisions d'automne ne sont pas rentrées, payent leur dette en fourrures et s'en vont traiter avec les concurrents. Le 5 mai 1801, Quitchen et sa bande arrivent au poste Abitibi pour y échanger leurs fourrures. Les concurrents de la Compagnie du Nord-Ouest leurs font parvenir du brandy de sorte que Quitchen et sa bande préfèrent aller échanger leurs fourrures chez les Canadiens. Le poste Abitibi ne sera approvisionné que vers le 6 mai 1801 (CBHA, B1/a/6).

- Les postes voisins du poste Abitibi

On profitait des déplacements en canot pour acheminer la correspondance aux autres postes. Mais pendant l'hiver, il pouvait être nécessaire d'acheminer du courrier à Frederick House qui était le poste de la HBC le plus proche et même à Fort Moose. Les employés du poste étaient chargés de cette tâche. Après la fusion de la Compagnie de la Baie d'Hudson et la Compagnie du Nord-Ouest, le courrier qui venait de Moose Factory passait par le poste Abitibi avant de se rendre à Fort Témiscamingue. Il y avait également beaucoup d'échanges entre Frederick House et poste Abitibi. Un portage permettait d'atteindre Frederick House par la rivière Abitibi. Le voyage aller-retour pouvait durer de 7 à 10 jours. Le 18 février 1799, un employé partait avec une lettre pour Fort Moose alors qu'un autre l'accompagnait jusqu'à Frederick House (CBHA,B1/a/4).

- Les concurrents

La Compagnie du Nord-Ouest avait l'habitude de surveiller de très près les activités de la CBH en installant ses postes à proximité de ceux de sa rivale. En juin 1794, alors que les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson s'affairent à construire le poste de traite et la maison du bourgeois Robert Folster, ce dernier indique dans son journal que les Canadiens (la CNO) construisent déjà une bâtisse près de sa maison (CBHA, B/1a/1).

La Compagnie du Nord-Ouest avait beaucoup plus d'employés que la CBH dont le nombre pouvait varier entre cinq et huit. Le 4 août 1794, Robert Folster mentionne qu'il y a déjà six hommes employés chez ses concurrents qui viennent de se construire tout près de son poste. Le 28 septembre, cinq Canadiens arrivent de Fort Témiscamingue. Avec le

bougeois qui est resté à l'ancien poste, le nombre d'employés chez la CNO s'élève à douze (CBHA, B1/a/1).

- Les corvées

Mis à part les travaux occasionnels que nécessitaient la construction des bâtiments du poste et l'obligation de pêcher et de chasser pour se nourrir, les employés avaient des corvées saisonnières à effectuer. Le printemps, ils devaient surtout ramasser les fourrures, les préparer, recueillir l'écorce de bouleau, couper le cèdre pour faire des pagaies, défricher le terrain, préparer le jardin, le clôturer, faire les semences et préparer le bois de construction coupé pendant l'hiver. L'été, ils devaient entretenir le jardin, visiter les filets de pêche, fendre et corder le bois de chauffage, préparer le caveau à légume et faire les foin. L'automne, ils devaient récolter les semences, le jardinage et les pommes de terre, saler le poisson, réparer les outils pour l'hiver, calfeutrer les bâtiments, sortir les embarcations de l'eau, préparer le bois pour les raquettes et couper du bois de chauffage. Les Amérindiennes s'occupaient du laçage des raquettes et de la confection des chaussures et des mitaines pour l'hiver. L'hiver, les employés devaient surtout ramasser les fourrures et chasser. Ils vivaient par groupe de deux ou plus dans des tentes et dans des campements temporaires dans le but de ramasser les fourrures des Abitibis comme le faisait leurs rivaux. Ils pouvaient ainsi vivre plus facilement des produits de la chasse. Ils revenaient au poste occasionnellement les dimanches.

c) Démarche à suivre pour le thème secondaire #2 : Les activités autour du poste de traite

- Afin d'éveiller l'intérêt et introduire l'objet d'étude, utiliser comme élément déclencheur (Allard et Boucher 91 : p.45) le retard du départ des fourrures du 7 juillet 1799 et l'attente de l'approvisionnement d'automne de 1800. Pour le premier déclencheur se référer aux énormes vagues qui déferlent sur le lac Abitibi par mauvais temps et le risque qu'encourait la navigation sur ce lac. Pour le deuxième déclencheur, se référer aux risques et aux difficultés que pouvaient comporter les gels hâtifs des cours d'eau pour la navigation.

- Faire une mise en situation et introduire le sujet à l'aide des thèmes 6.1.2, 6.1.3, 6.1.4 et 6.1.5.

- Établir un déroulement :

- faire ressortir l'importance que revêtait l'arrivée de la cargaison de provisions d'automne et du printemps et le départ des fourrures au printemps pour les Amérindiens et pour les traiteurs;

- à l'aide de la carte # 5, situer les postes et avant-postes voisins du Poste Abitibi;

- situer Frederick House, Fort Moose et le Fort Témiscamingue, évaluer le parcours à faire pour les atteindre, le temps alloué pour ce voyage et leur appartenance à la Compagnie de la Baie d'Hudson ou à la Compagnie du Nord-Ouest;

- faire ressortir les principales corvées des employés du Poste Abitibi et celles qui devaient être réservées aux Abitibis.

- situer l'arrivée de l'approvisionnement du printemps dans la période d'activité des Abitibis.

d) Méthode d'évaluation du thème secondaire #2 : Les activités autour du poste de traite

-A l'aide de l'objectif faire une synthèse des principaux aspects traités dans le contenu du thème en faisant état de la concurrence qui était toujours présente au lac Abitibi entre 1794 et 1811.

Nous présentons un modèle didactique qui associée à un contenu nous permet d'élaborer une démarche didactique. La démarche proposée peut se limiter à l'exploitation d'un contenu du thème secondaire. Elle peut puiser des informations dans le contenu des thèmes au début du chapitre et dans les synthèses historiques des chapitres quatre et cinq. L'utilisation des événements recueillis dans le journal du poste Abitibi comme source d'information et comme élément déclencheur, confèrent un pouvoir d'évocation aux notions véhiculées, permettant de susciter l'intérêt, d'assimiler des notions historiques et d'appréhender le déroulement des événements liés au commerce des fourrures au poste Abitibi. La démarche didactique appliquée aux deux thèmes secondaires, nous permet de dégager des pistes d'utilisation que nous identifions dans les retombées de la recherche.

### **6.3 Les retombées de la recherche**

Les retombées de la recherche s'exercent à deux niveaux, l'un en relation avec le milieu scolaire et l'autre au niveau de la diffusion des connaissances historiques régionales. Au niveau scolaire, les objectifs généraux et terminaux repérés précédemment dans les programmes de sciences humaines et d'histoire au primaire et au secondaire, nous ont permis de définir les éléments de ces programmes qui auraient avantage à être enrichis en s'adaptant

à la région. La synthèse de l'histoire du commerce des fourrures au lac Abitibi et l'étude des thèmes touchant la vie des Abitibis en relation avec ce commerce sont des éléments que pourrait utiliser avec profit le monde de l'éducation pour mieux faire connaître le milieu régional. D'autre part les concepts véhiculés dans le cadre de référence concernant l'enseignement de l'histoire, les formes de diffusion du matériel historique et la démarche éducative proposée peuvent fournir des pistes intéressantes pour le milieu scolaire.

Au niveau de la diffusion des connaissances en histoire régionale, nous envisageons plusieurs pistes d'utilisation des données sur le commerce des fourrures au lac Abitibi. Cette recherche, au delà de la population régionale, s'adresse d'une façon plus spécifique aux groupes intéressés à la diffusion du patrimoine et aux sociétés d'histoire régionale. Une population plus concernée du secteur du lac Abitibi pourra s'impliquer davantage afin de mieux faire connaître cette partie de l'histoire du Québec. La bande algonquine Abitibiwinni pourra aussi utiliser ces données historiques dans ses démarches sur la reconstitution de son passé.

Cette synthèse historique et les thèmes développés peuvent fournir un élément de base à l'élaboration d'un concept muséal relié au sujet de la recherche. Certains éléments du cadre de référence exploitant l'éducation extrascolaire et les formes de diffusion du matériel historique font ressortir l'importance de la muséologie et des productions audiovisuelles dans la diffusion et l'acquisition de connaissances dans le domaine de l'histoire. Ces éléments peuvent comporter des pistes d'utilisation très intéressantes à envisager pour des groupes intéressés à la diffusion du patrimoine historique.

La Direction régionale du ministère des Affaires culturelles, confirme l'intérêt manifesté par des individus et des groupements pour la promotion du site de la Pointe aux Indiens. Les interventions des différents groupes intéressés demeurent par ailleurs isolées et limitées et ne sont pas toujours connues de la population. On peut toutefois souhaiter qu'un projet de développement d'un centre d'interprétation ou d'un site historique portant sur la traites des fourrures dans le secteur du lac Abitibi soit envisagé.

## **Conclusion**

Dans ce chapitre, nous avons présenté le contenu de cinq différents thèmes touchant la vie des Abitibis et le commerce des fourrures. Ces thèmes visaient à faire connaître le mode de vie des Abitibis, l'influence du commerce des fourrures sur ce mode de vie et les relations qu'ils entretenaient avec les traiteurs. A partir du contenu des thématiques proposées, nous avons choisi d'exploiter deux thèmes secondaires en fonction de la démarche didactique proposée dans le cadre de référence. La présentation des retombées possibles de la recherche termine ce chapitre.